

Recensions

Leïla AMMAR, *Tunis, d'une ville à l'autre. Cartographie et histoire urbaine, 1860-1935*, Tunis, Éditions Nirvana, 2010, 2 volumes, 198 p.

Comment passe-t-on, à Tunis, d'un ordre de ville à un autre, d'une forme urbaine à une autre, de la ville ancienne à la ville neuve, hors les murs ? Quelles sont les causes profondes de cette mutation ? Comment étudier ce phénomène ? C'est à ces questions que l'ouvrage de Leïla Ammar tente de répondre. Issu d'une thèse de doctorat en architecture soutenue en 2007, ce livre est une contribution à l'histoire urbaine de la ville de Tunis, inscrit dans le sillage des nombreux travaux publiés par Jellal Abdelkafi, Paul Sebag, Christophe Giudice, etc., mais qui s'en distingue par l'approche, qui met le plan au cœur du processus méthodologique.

Architecte et historienne, Leïla Ammar étudie les formes urbaines, leurs représentations, pour en comprendre la genèse, considérant que l'analyse de la cartographie éclaire l'histoire urbaine. Forte de cela, elle offre aux lecteurs une cartographie originale de Tunis, réalisée à partir de plans d'aménagement, de plans-sources de la ville de Tunis exhumés des archives. Les huit plans qui figurent dans un volume annexe, datent de 1860, 1878, 1885, 1890, 1900, 1914, 1930 et 1935 et ont été réalisés à la même échelle, au 1/10 000e. Ils complètent un corpus iconographique largement inédit composé de gravures, cartes postales et photographies anciennes, etc., et de sources écrites. Même si l'on aurait aimé que la précision des cotes archivistiques soit systématique, cette documentation constitue l'un des attraits majeurs de cet ouvrage qui relate 75 ans d'histoire urbaine, de 1860 à 1935. Leïla Ammar étudie ainsi les réformes urbaines menées, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, sous l'impulsion des autorités beylicales, dans la continuité des *tanzimat* ottomanes. Son analyse, qui mêle histoire des institutions - en particulier celle du conseil municipal (1858) et celle du département des Travaux publics créé par Khayr al-Dîn en 1873 - et histoires des formes urbaines, montre comment le processus de « modernisation » a été entamé en amont de la colonisation, le Protectorat ne faisant que poursuivre une transformation initialement endogène, qui aboutit à la coexistence de

RECENSIONS

formes urbaines, côte à côte, dont elle souligne le caractère perméable, en dépit d'une forte différenciation formelle et symbolique. Par ailleurs, elle inscrit ce nouvel ordre urbain dans un contexte plus large mettant en parallèle, dans un tableau annexe, les chronologies urbaines de Tunis, Alger, Istanbul et Paris.

In fine, si on considère avec l'auteure que le plan est la cheville ouvrière de la compréhension de l'histoire urbaine, ce travail est le premier pas vers un Atlas de Tunis, aux XIX^e et XX^e siècles.

Charlotte JELIDI

Andrei A. AVRAM, Anca FOCSENEANU & George GRIGORE (eds), *A Festschrift for Nadia Anghelescu*, Bucarest, Editura Universității din București, 2011, 576 p.

Pour ses 70 ans, les collègues de Nadia Anghelescu lui offrent un magnifique livre de mélanges. Elle a enseigné l'arabe à l'université de Bucarest de 1962 à 1991, sans compter les cours qu'elle a donnés à Rome, Paris et Lyon, sa participation à de nombreux congrès internationaux et ses travaux sur la linguistique arabe, en particulier son étude décisive sur *La langue arabe dans une perspective typologique*. Cette activité académique ne l'a pas empêchée de prendre position, par exemple sur l'orientalisme, avec *Al-Istishrâq wa al-hiwâr al-thaqâfî*¹.

Le présent volume comprend 39 contributions, dont 16 ont pour auteurs des collègues non roumains. On peut les répartir en deux groupes. Le premier concerne la linguistique du roumain, de l'anglais, des parlers créoles, du chinois, du persan, du japonais, du hindi, des langues sémitiques, du français, de l'éthiopien, de la Bible, du signe ou des couleurs.

Le second groupe 22 textes : il est propre au domaine arabe. La grammaire y tient une place prépondérante : la distinction entre grammaire et rhétorique selon Ibn al-Athîr, mort en 1239 (Ramzi Baalbaki), la théorie sur le discours indirect (Michael G. Cater), l'engendrement sémantique selon al-Sakkâkî, mort en 1229 (Daniela

¹ Nadyâ Anjîlîskû, *Al-Istishrâq wa al-hiwâr al-thaqâfî*, Dâ`irat al-thaqâfa wa al-i`lâm, al-Shâriqa, 1999.

RECENSIONS

Rodica Firanescu), le « syndrome *akalûnî l-baraghîth* » et les ambiguïtés de la tradition linguistique arabe (Jean-Patrick Guillaume), le sens du terme technique en syntaxe *al-juz'* (Aryeh Levin), interprétation socio-phonologique de quelques questions ouvertes sur l'accent en arabe (Giuliano Mion), aspect et grammaticalisation en arabe littéraire, (Ovidiu Pietrârenau), faits de grammaticalisation et processus narratifs à propos des verbes « se (re)dresser » et « prendre » dans l'arabe mauritanien (Catherine Taine-Chreikh).

Vient ensuite la langue : les mots non arabes dans le *Voyage du patriarche Macaire d'Antioche* de Paul d'Alep, né en 1627 (Ioana Feodorov), les principales caractéristiques de l'arabe parlé à Siirt en Turquie (George Grigore), un texte arabe sur le métalangage, d'après *Nihâyat al-sûl* d'al-Asnawî, mort en 1370 (Pierre Larcher), les problèmes de transfert entre les systèmes modaux de l'arabe et de l'anglais (Gunvor Mejdell), équivalences sémantiques dans les traductions en français et en anglais du poème *al-Khamriyya* d'Ibn al-Farîdh, mort en 1235 (Georgiana Nicoarea), marques de connexion de l'antécédent comme une cause (Tsvetomira Pashova), les morphèmes du temps *idhâ*, *idh*, et l'expression de la surprise (André Roman), la classification des dialectes arabes entre typologie et généalogie (Kees Versteegh).

Puis c'est la littérature : la *Nahda* a-t-elle des aspects spirituels ? (Jean Fontaine), la poésie sur les événements politiques dans les périodes mamelouke et ottomane (Hilary Kilpatrick), le prosateur et poète Abû al-'Alâ' al-Ma'arrî et son *Épître du pardon* (Gregor Schoeler), « La jeunesse, cheval de l'ignorance » : interprétation d'un poème d'Abû Nuwâs (Grete Tartler).

Enfin deux articles se rapportent à l'islam : courants politiques et religieux de la réforme en islam (Yordan Pees), les mythes contemporains sur l'islam et leur rôle dans le développement de l'image du Musulman occidental (Laura Sitaru) ; et un à l'histoire : une préhistoire de l'orientalisme : l'image de l'Arabie chez Hérodote et Strabon (Irina Vainovski-Mihai).

Bel hommage de reconnaissance envers Nadia Anghelescu.

Jean FONTAINE

RECENSIONS

Rachida CHIH & Catherine MAYEUR-JAOUEN (dir.), *Le soufisme à l'époque ottomane*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2010, 442 p., 20 x 27,5 cm.

Sur ce thème, un colloque s'est tenu au Caire en 2007. En voici les actes qui consistent en seize contributions regroupées suivant un plan chronologique. Une longue introduction (p. 1-55 et 215 références) pose la problématique du soufisme ottoman vu d'Égypte, au moment où ce pays devient une province excentrée et où le soufisme s'exprime ailleurs en persan ou en turc. Il s'agit d'une mise en perspective des enjeux historiographiques du soufisme ottoman : les lieux saints comme carrefour d'une circulation d'hommes et d'idées sans précédent, le renouveau de la *rihla*, surtout chez les Marocains, avec une étape inédite : le passage par Istanbul et l'Anatolie, les grands centres de la vie intellectuelle arabe : Le Caire et Damas, remise en question du paradigme du déclin : le soufisme confrérique n'est pas de soi inférieur par rapport à un âge d'or mythifié, le néo-soufisme (renaissance du hadîth, opposition au culte des saints, adhésion à une seule confrérie, identification avec Muhammad), soufisme entre culture orale et culture écrite (poésie, légendes), genres de littérature dévotionnelle (traités mystiques et manuels, hagiographies), le soufisme vécu et transmis (mosquées, *zâwiyas*, *tekkes* ; la 'ilmiye et al-Azhar ; salons et cafés), les pratiques (investiture, rattachement au cheikh, chaînes et certificats de transmission), les rituels (*dhikr*, concert spirituel et retraite ; visites pieuses et pèlerinages), influence d'Ibn 'Arabî et doctrine de l'unicité de l'être ; relations entre *fiqh*, *hadîth* et *tasawwuf* ; soufisme puritain.

Six contributions (p. 57-187) étudient la transition entre époque médiévale, notamment mamelouke, et époque ottomane : de la *khirqâ* à la *tarîqa* : continuité et évolution dans l'identification et la classification des voies (Denis Gril) ; les stratégies de l'affiliation transversale marquent-elles la fin du soufisme médiéval ? (Richard McGregor) ; l'ascension d'al-Sâda al-Bakriya comme soufisme domestique au 16^e siècle (Adam Sabra) ; le soufisme selon les *Fatâwâ hadîthiyya* d'Ibn Hajar al-Haythamî, mort en 974/1567) (Éric Geoffroy) ; la vision du monde par une hagiographie anhistorique : les *Tabaqât sharnûbiyya* (fin 16^e) et les quatre Pôles,

RECENSIONS

al-Rifâ'î, al-Jîlânî, al-Badawî et al-Disûqî (Catherine Mayeur-Jaouen) ; un infléchissement dans les modèles d'écriture hagiographique au Maghreb à la fin du 17^e siècle, d'une tradition centrée autour du fondateur, comme `Abd al-Salâm al-Asmar (ob. 1573), à une autre basée sur le lignage et la confrérie `Arûsiyya-Salâmiyya (Nelly Amri).

Sept contributions (p. 189-335) étudient plus particulièrement des auteurs du XVII^e siècle, période de crise pour le soufisme, comme pour le monde ottoman dans son ensemble : rattachement initiatique et pratique de la Voie selon *al-Simt al-majîd* d'al-Qushshâshî, mort en 1661 (Rachida Chih) ; la rencontre de l'Inde et de l'Égypte dans la vie et l'œuvre du saint religieux d'expression malaise Nûruddîn ar-Rânîrî, mort en 1658 (Paul Wormser) ; refonder plutôt que réformer la Naqshbandiyya non-mujaddidî dans le monde turc du 16^e au 18^e siècle, à partir de trois textes écrits en persan : une généalogie, une hagiographie et un traité de mystique (Alexandre Papas) ; Nîyâzî Misrî (1618-1694) : l'Égypte, station mystique pour un soufi turc du 17^e siècle (Paul Ballanfat) ; la confrérie mevleviyye entre le 16^e et le 17^e siècle par Ismâ'îl Rûsûkhî Anqaravî, mort en 1631 (Alberto Fabio Ambrosio) ; une polémique à Istanbul au 17^e siècle, d'après `Abdî Efendî (1584-1644) et Hâjjî Khalîfa (1609-1657) : les parents du Prophète étaient-ils musulmans ? (Josef Dreher) ; défendre le soufisme par des temps difficiles : `Abd al-Ghanî al-Nâbulusî (1640-1731), polémiste anti-puritan (Samuela Pagani).

Les trois dernières contributions (p. 337-406) proposent une analyse plus spécifiquement littéraire de textes et auteurs soufis : deux poètes du Yémen pendant la période ottomane, `Abd al-Hâdî al-Sûdî, né en 1455, et `Umar Bâ Makhrama, né en 1479 (Alexandre Knysh) ; mystique et scepticisme dans les cercles intellectuels ottomans : le récit de voyage à Istanbul de Muhammad Kibrît, mort en 1660 (Ralf Elger) ; Murtadâ al-Zabîdî, mort en 1791, et son rôle dans le soufisme au 18^e siècle (Stefan Reichmuth).

Une abondante bibliographie et les indices (notions, confréries, lieux, personnes, ouvrages) terminent utilement ce remarquable volume.

J. F.

RECENSIONS

Fanny COLONNA & Loïc LE PAPE (dir.), *Traces, désir de savoir et volonté d'être : l'après-colonie au Maghreb*, Arles, Actes Sud, 2010, 479 p.

Cet ouvrage contient 23 contributions publiées sous quatre rubriques. Les auteurs (certains écrivant deux textes) se répartissent à égalité : 9 Maghrébins et 9 Européens. Le titre *Traces* est emprunté au fameux article de Carlo Guizburg (1989). L'introduction présente « un objet qui parle de la perte, de la destruction, de la disparition des objets » (Jasper Johns). Les histoires cloisonnées montrent des interrogations dans le social, la production artistique, les médias, le quotidien. Au commencement, étaient des guerres productrices de migrations. Puis on éventra la terre tandis qu'on pensait à prendre soin des corps et des âmes. Révoltés, revendicatifs ou résignés, les humains ont inventé leurs luttes. Quand tout fut presque cassé, on songea à construire de belles métropoles, des opéras, des ponts humains. On perçoit mieux ainsi les contradictions de la colonisation et de sa suite (échec du Maghreb uni). Les partages symboliques laissent place au refoulé, au sein de la spécificité maghrébine.

La 1^e partie, *Migrer*, est consacrée à la colonisation agraire italienne en Libye, réalisée sur une très petite portion du territoire, mais y plantant des millions d'arbres, sédentaires contre nomades ; au front est de la guerre d'Algérie : repli et implantation des FLN-ALN en Tunisie (15 000 militaires), avec un nombre important de réfugiés : 175 000 au moment de l'indépendance algérienne (Jamel Haggui, p. 52-74) ; à la présence des Algériens (131 500 réfugiés) au Maroc 1956-1962, louée par les manuels scolaires marocains comme base arrière vitale de la guerre de libération algérienne, célébrée par les chants, mais jugée aujourd'hui comme victime de l'ingratitude ; aux Italiens de Tunisie à travers la littérature coloniale, d'après une quinzaine de romans de langue française publiés de 1903 à 1936, où l'on voit qu'ils n'ont pas eu droit à l'existence entre les colonisateurs et les colonisés (Marinette Pendola, p. 92-111).

La 2^e partie, *Travailler*, étudie foi et humanisme durant la période coloniale en Tunisie : sur les traces du Dr Guénod 1868-1954, ophtalmologue suisse appartenant à l'Église réformée française et instigateur de la lutte contre le trachome (Habib Kazdaghli) ; Khourigba : mémoire(s) d'une ville minière marocaine, créée par la découverte du phosphate exploité à partir de 1920 par l'Office

RECENSIONS

chérifien, révélant les contrastes dus à la colonisation entre nationalités et modes de vie, et devenue ville d'émigration ; la mine de Timezrit : histoire sociale des At Yemmel en Kabylie 1902-1976, où l'exploitation de la mine de fer a déterminé l'histoire par la naissance d'une conscience politique, du mouvement syndical à la guerre de libération nationale ; le portrait de Safia d'El-Kelâa à Aubagne : elle quitte son village natal en Kabylie pour la France où le temps la façonne en femme « intégrée » à la double culture ; remuer la terre ou « retourner sa veste » (*mtournis*) : missionnaire d'Afrique dans la Tunisie coloniale, par l'étude des diaires et de la correspondance des Pères blancs de Thibar à partir de 1895 montrant la transformation de tous les protagonistes (Daniela Melfa, p. 206-227).

La 3^e partie, *Exister*, s'intéresse aux insoumis et bandits chez les Béni Bouslimane de Zellatou dans les Aurès, d'après légende, chanson et littérature orale ; au retour vers le pays perdu, à partir des deux séjours en Algérie du romancier Pierre Fréha d'où est issu son livre *La conquête de l'oued*, paru en 2008 ; aux reniements de l'affirmation de soi dans la quête publique de la nationalité française en Algérie à partir de 1990 ; au droit de la nationalité française aujourd'hui, entre attribution et acquisition ; aux écarts d'identité dans les expériences de la naturalisation en France, recouvrant en particulier l'immigration maghrébine ; à l'attachement au lieu d'origine : entre tonalité d'habitation et conviction communautaire du convivial et de l'authentique, le sol glissant de l'appartenance.

Dans la 4^e partie, *Relier*, il s'agit de la coopération incertaine dans les entrelacs associatifs, « français et algériens », en Méditerranée ; des itinéraires dans le cimetière chrétien de Constantine, opérant une comparaison avec une bibliothèque, révélant appropriation et enracinement ; de suivre les traces de Prosper Ricard, éditeur du *Guide bleu*, au cours d'expériences culturelles dans la médina de Tunis en 1927 et 1950 (David Bond, p. 401-413) ; de l'art nouveau en Tunisie d'après l'œuvre de Jean-Émile Resplandy, architecte pionnier du Théâtre municipal en 1903 (Sana Zouabi, p. 414-431) ; de « radicaux » à « enracinés » : réflexions sur l'engagement environnementaliste local aujourd'hui dans la société italienne ; du train de nuit, texte littéraire de Fatima Gallaire.

J. F.

RECENSIONS

Fanny COLONNA et Loïc LE PAPE (éd.), *Traces, désir de savoir et volonté d'être. L'après colonie au Maghreb*, Arles/Paris, Sindbad/EHESS, coll. La bibliothèque arabe. Les littératures contemporaines, 2010.

Fruit d'une recherche collective à laquelle ont contribué des chercheurs marocains, algériens, tunisiens, italiens et français dans le cadre d'un programme financé par le ministère français des Affaires étrangères, ce livre, qui allie perspectives savantes et regards d'artistes, échappe à toute identification facile. Son objectif est explicite : avec pour référence la réflexion développée par Carlo Ginzburg dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire* (1986, seconde édition 2000¹), il entend contribuer à la compréhension de la situation présente du Maghreb, en mettant à jour certains de ses soubassements marqués par l'empreinte de la période coloniale et souvent occultés. Peut-on relier la façon dont les sciences sociales abordent la période coloniale au Maghreb et le constat d'une représentation relativement faible de cet espace dans le développement actuel des études post-coloniales ? La question est posée par les sociologues Fanny Colonna et Loïc Le Pape dans leur double introduction aux vingt-et-un textes, regroupés en quatre parties (migrer ; travailler ; exister ; relier), qui composent l'ouvrage.

Parmi les diverses façons d'approcher la complexité du rapport au passé colonial, deux approches paraissent particulièrement convaincantes. La première, apparemment abstraite, consiste à observer les effets de ce passé au prisme du statut national des personnes. La présentation d'un extrait du journal tenu par l'écrivain Pierre Freha lors de son « retour vers le pays perdu » (l'Algérie) en 2006-2007 rappelle qu'il a affirmé par la suite le désir ferme d'en acquérir la nationalité. En miroir, Mohand-Akli Hadibi, en repérant les enjeux sous-jacents aux démarches d'Algériens qui visent à se voir reconnaître la nationalité française, dessine trois cas très différents de requérants, entre quête identitaire et pragmatisme, en rapport avec des histoires familiales contrastées, avant et après l'indépendance. Cette description fine reçoit un éclairage intéressant

¹ Une traduction française de cette seconde édition mise à jour vient tout juste de paraître chez Verdier en 2010.

RECENSIONS

de l'étude de François Masure sur les expériences de la naturalisation en France qui, en partant d'une analyse du point de vue des naturalisés, met en avant des dimensions souvent occultées de la naturalisation « individuelle », qu'il s'agisse de ses enjeux familiaux ou du rapport à l'origine que ravive l'acte même de la naturalisation.

Une autre façon d'éclairer le rapport au passé colonial se fonde sur l'analyse d'éléments pour partie très concrets, puisqu'il s'agit des traces que ce passé a laissées dans le paysage (mais aussi dans les mémoires). C'est la démarche choisie par Federico Cresti dans un beau texte d'ouverture sur la colonisation agricole italienne en Libye. Il double un rappel historique permettant une lecture objective de ces traces par l'enregistrement de ses propres perceptions de voyageur et de celles des habitants d'un de ces villages aujourd'hui, entre émotion des anciens se remémorant un passé disparu et réinterprétation des plus jeunes voyant dans les vestiges de monuments fascistes des ruines antiques. C'est aussi celle de Khedidja Adel qui, interrogeant le gardien du cimetière chrétien de Constantine, fait apparaître la complexité des frontières communautaires et les marges d'interprétation qui permettent de contourner l'assignation identitaire. De son côté, Daniela Melfa, à propos du domaine agricole et du village chrétien fondés par les Pères blancs à Thibar, dans le Nord-Ouest de la Tunisie, met en évidence une mémoire nuancée qui témoigne de certaines convergences entre missionnaires et indigènes. David Bond, enfin, en analysant la présentation de la médina de Tunis dans le Guide bleu sous le Protectorat, ouvre à une réflexion sur son actuelle mise en scène touristique.

Le résultat d'une expérience collective d'écriture scientifique - usant d'une langue commune, le français - visant à décloisonner les générations, les carcans disciplinaires et les historiographies nationales, ne pouvait être que contrasté, du fait des lignes de faille d'un espace académique loin d'être unifié. Le souci d'une approche essentiellement fondée sur des exemples concrets a parfois pour effet un rétrécissement de la perspective. On pense aux deux contributions consacrées aux espaces miniers (Azzedine Kinzi sur les mines de fer de Timezrit en Kabylie et Salah Chougag sur les mines de phosphates de Khouribga) qui ne prennent pas en compte les travaux consacrés

RECENSIONS

aux mines ailleurs qu'en Algérie et au Maroc. La façon dont sont présentés deux notables tunisois, l'ophtalmologiste Auguste Cuénod (1868-1954), pionnier de la lutte contre le trachome, et Jean Emile Resplandy, architecte d'un théâtre municipal de style « art nouveau » (1903), pêche aussi par un certain localisme. La trajectoire du premier est-elle aussi atypique que le dit Habib Kazdaghli ? Ne pourrait-on pas inscrire la mise en valeur récente du théâtre par les élites locales, dont parle Sana Zouabi, dans un mouvement général de réhabilitation d'édifices témoignant à la fois d'une intégration aux courants artistiques transnationaux et d'une spécificité locale, façon de sublimer le passé colonial ? Rendant compte des témoignages qu'elles ont suscité, ces contributions révèlent cependant des points de vue « internes » intéressants à connaître (outre qu'elles témoignent elles-mêmes d'un rapport au passé qui pourrait être objet d'analyse) - Fanny Colonna souligne combien l'ethnographie de l'expérience vécue de la domination coloniale est restée peu développée.

On trouvera aussi dans ce livre une synthèse intéressante sur les modalités de la coopération entre associations françaises et algériennes à l'heure actuelle (Loïc le Pape) et des contributions informées sur la présence algérienne en Tunisie pendant la guerre d'Algérie (Jamel Haggui) - et sur la mémoire de cette présence au Maroc (Mohammed Amattat) - ou la figure du bandit chez les Ben Bouslimane dans les Aurès (Abdelnacer Guedjiba). Bien qu'on puisse regretter un certain manque d'homogénéité - était-il nécessaire d'intégrer une contribution sur l'évolution de l'engagement environnementaliste en Italie ? - ou la présence de marques de scientificité (avec par exemple des références bibliographiques citées dans le corps du texte, comme il est d'usage dans les sciences sociales) qui risquent de gêner le lecteur non spécialiste que ce livre voudrait, semble-t-il, aussi toucher -, ce recueil laisse « entrevoir des univers le plus souvent perdus mais toujours actifs ». Avec l'atout d'une présentation élégante (à laquelle contribuent dessin et gouache de David Bond), il devrait pouvoir susciter cette « lecture étonnée » que Fanny Colonna appelle de ses vœux.

Alain MESSAOUDI

RECENSIONS

Raoudha GUEMARA (éd.), *Mélanges offerts au Professeur Abdelmajid Charfi*, Tunis, Faculté des sciences humaines et sociales, 2010, 298 et 323 p.

À l'occasion de la parution de son livre *al-Islâm bayna al-risâla wa al-târîkh*, la revue *IBLA* (n° 188, 2001, p. 235-242) avait tenté de publier une première bibliographie de Abdelmajid Charfi. La présente entreprise est d'une tout autre envergure puisque la bibliographie couvre 23 pages de la partie arabe. La présentation de l'impétrant est rédigée en français par l'éditrice et en arabe par `Abd al-Qâdir al-Mhîrî. L'hommage comprend 14 textes en français et 10 en arabe. Six contributions sont dues à des chercheurs hors de Tunisie. La majorité des textes concerne les sciences musulmanes.

S'agissant de l'impact de la modernité sur l'islam, `Iyâdh Ibn `Âchûr étudie la perspective historique dans le réformisme musulman chez son grand-père Muhammad al-Tâhir Ibn `Âchûr. Muhammad Hamza concentre son attention sur le penseur indien Asghar `Alî Engineer, auteur d'une quarantaine d'ouvrages en anglais. Hmîda al-Nayfar compare la notion d'humanisme chez Muhammad Iqbâl et Taha `Abd al-Rahmân, en passant par Fadhlû Rahmân. Abdou Filali Ansari compare les enjeux du savoir et les impératifs de l'action dans le monde musulman contemporain. Hmaid Ben Aziza recherche la substantialité musulmane dans la pensée de Hegel. Dominique Urvoy propose es remarques à propos d'islam et laïcité, se demandant si la séparation des fonctions signifie la séparation des pouvoirs et quelle est l'origine du pouvoir comme tel. Mohamed-Chérif Ferjani examine les rapports entre la modernité et les discours théologico-politiques dans le monde musulman : passe-t-on vraiment de la modernisation de l'islam à l'islamisation de la modernité ?

Sur l'interprétation de l'ascension mystique du Prophète, on lira l'article suggestif de Raoudha Guemara : du *Mi'râj* à *La Divine Comédie*. Les voyages nocturnes de Muhammad, Ibn `Arabî, Sanâ`î (poète persan du XII^e siècle) et Dante. Dans le domaine du droit musulman, Zahiyya Jwîrû précise le sens de la responsabilité entre le pacte et l'imputation. Ali Mezghani avance des considérations sur le Droit de l'État en contexte musulman. Latifa Lakhdar-Ghoul fustige l'attitude de la rhétorique charaïque vis-à-vis du corps de la femme

RECENSIONS

donnant lieu à une théologisation de l'aliénation. S'en rapprochent les réflexions (en anglais) de Moncef Ben Abdeljelil sur la soumission des femmes dans les sociétés musulmanes, malgré de timides réformes juridiques.

En histoire, Maryam al-Warîmî Bû `Ajîla décortique la politique culturelle de Hârûn al-Rachîd en face des Barmékides. Hayât `Amâmû envisage l'attitude des Arabes devant la navigation en Méditerranée à partir des expéditions de Mu`âwiya b. Abî Sufyân. Sihâm al-Dabbâbbî al-Mîsâwî avance une approximation sociologique des rites entourant la parturition, d'après le livre de Muhammad b. al-Hâjj al-`Abdarî (ob 737/1336). En Géographie, André Ferré cherche des hypothèses valables d'ordre topographique pour expliquer les inconnues de la description de la ville de Rome par al-Bakrî. En grammaire, `Abd al-Qâdir al-Mhîrî se demande en quoi les méthodes des fondements du droit musulman ont été appliquées dans cet autre domaine. En linguistique, Hammâdî Sammûd étudie l'impact de la technologie de l'information sur la théorie de la traduction automatique par ordinateur. Restant dans l'actualité, Sadok Belaïd rappelle que le Grand Maghreb est une vieille idée incontournable. Mahmoud Ben Ramdhane, dans un texte bourré de schémas et de statistiques, montre que l'éducation en Tunisie manifeste une centralité historique menacée. Mohsen Ismaïl s'interroge pour savoir si l'institutionnalisation de la lecture du Coran est possible.

Concernant la compréhension mutuelle entre les religions, Maurice Borrmans mentionne que Robert Caspar (1923-2007) a fondé en 1977 le Groupe de recherches islamo-chrétien avec Abdelmajid Charfi. Enfin, Jean Fontaine se demande si la dénomination « les Gens du livre » (*Ahl al-Kitâb*) convient bien aux Chrétiens.

J. F.

Ibn al-Jazzâr, *Libro del governo e del regime dei bambini*, a cura di Francesca LUCCHETTA, Venezia, Filippi Editore, 2010, XXVII et 95 p.

Francesca Lucchetta, qui a été longtemps professeur ordinaire d'histoire de la philosophie arabe à l'Université Ca' Foscari de Venise, a été amenée à traduire en italien et à commenter avec 282

RECENSIONS

notes le *Kitâb siyâsat al-sibyân wa tadbîr-him* du célèbre médecin et pédiatre tunisien du X^e siècle, Ibn al-Jazzâr al-Qayrawânî (898-980) pour des raisons que l'on comprendra. En effet, lorsque le chercheur tunisien Muhammad Habîb al-Hîla en publia le texte arabe à Tunis, en 1968, il utilisa un manuscrit conservé à la Bibliothèque de la Marciana de Venise, d'où une 1^{ère} édition par lui dûment présentée et commentée, avant d'utiliser un autre manuscrit, de la Bibliothèque royale marocaine celui-là, pour une 2^{ème} édition, à Beyrouth, en 1984, ce qui a permis à F. Lucchetta d'utiliser l'une et l'autre en son étude approfondie sur la transmission d'un secteur de la science médicale dans le Haut Moyen-Âge. Accompagnée des glossaires relatifs aux « plantes, minéraux, aliments et ingrédients variés » et aux « maladies, affections et malaises » et d'un index des noms propres, la traduction italienne du *Kitâb* correspond aux 22 chapitres de l'œuvre d'Ibn al-Jazzâr : on pourra en admirer la clarté et la précision, ainsi que le souci constant de renvoyer aux termes techniques utilisés par le texte, ainsi qu'aux auteurs cités ou non à titre de sources par Ibn al-Jazzâr lui-même, surtout Hippocrate (460-375) et Galien (138-201).

Ce sont les 27 pages d'*Introduction* qui s'avèrent être des plus précieuses pour l'histoire de la médecine en pédiatrie. En effet, un certain Sâus, mentionné une fois dans le *Kitâb*, se révèle y être souvent présent : c'est le mérite de F. Lucchetta d'établir qu'il s'agit de Sorano d'Ephèse (90-150), connu pour avoir été un spécialiste grec de puériculture en son temps, alors que M. Ullmann, dans *La médecine islamique*, semblait en méconnaître la présence dans le monde arabe. Qui plus est, puisqu'en ce *Kitâb* de nombreuses correspondances y apparaissent avec le traité de pédiatrie de Râzî (865-925), pourtant jamais cité, *Risâla fî amrâd al-atfâl wa-l-'inâya bi-him* (*Traité des maladies des enfants et comment les soigner*), F. Lucchetta a réussi à démontrer que Ishâq b. 'Imrân (mort en 907) en fut le trait d'union dans la transmission du savoir, car ayant connu Râzî à Bagdad, il se rendit en Égypte où il connut Ishâq al-Isrâ'îlî (858-955), avant d'être invité à Kairouan par Ziyâdat Allâh III (903-909) et d'y devenir, par la suite, le maître d'Ibn al-Jazzâr. On sait combien il est parfois difficile d'attribuer des citations implicites à leurs véritables auteurs ! F. Lucchetta a pu bénéficier des travaux

RECENSIONS

exhaustifs d'Avner Giladi, surtout son *Infants, Parents and Wet nurses. Medieval Islamic Views on Breastfeeding and their Social Implications* (Leiden/Boston/Köln, Brill, 1999). S'interrogeant enfin sur la présence à Venise (Bibliothèque de la Marciana) du 1^{er} manuscrit utilisé par al-Hîla, F. Lucchetta a réussi à établir qu'il s'agirait de l'un des nombreux manuscrits ramenés à Venise par Andrea Alpago, lequel, avant son départ pour le consulat de Venise à Damas, en 1487, où il séjourna et étudia plus de vingt ans, avait eu connaissance du *Libellus de aegritudinibus infantium* de Paolo Bagellardo da Fiume, publié à Padoue en 1472, puis traduit en italien en 1486. Comme on le voit, c'est tout un pan de l'histoire de la médecine grecque puis arabe en matière de pédiatrie que cette *Introduction* propose au lecteur et on ne saurait trop en remercier F. Lucchetta pour la présentation qu'elle en fait et pour la traduction qu'elle en propose. On ne peut alors que souhaiter qu'elle nous fournisse un jour une étude exhaustive de l'œuvre du grand orientaliste vénitien que fut en son temps Andrea Alpago de Belluno.

Maurice BORRMANS

Moshé IDEL & Bernard MCGINN (dir.), *L'Union mystique dans le judaïsme, le christianisme et l'islam*, Bruxelles, Lessius, 2011, 276 p.

La version originale anglaise, publiée en 1989 par Macmillan, est traduite par Christine Leroy. L'introduction (p. 9-35) de Louis Dupré propose un postulat de base : l'expérience mystique est interprétée par la religion, et la tradition religieuse est informée par l'expérience. L'union mystique manifeste des affinités avec celles des autres, sans parler des sources philosophiques grecques. L'élan mystique, ayant survécu à tous les soupçons, manifeste son caractère immanent à la foi. Malgré la distinction insurmontable entre Dieu et l'homme, les trois religions monothéistes connaissent des mouvements vers l'union mystique. Le langage de l'ineffable crée toujours du neuf. S'agit-il d'expérience ou d'un état d'être au-delà ? L'entrée dans cet état provoque des modifications de la conscience. C'est un décentrement de la conscience de soi vers une conscience de Dieu. Toute mystique authentique entraîne une fécondité spirituelle qui permet le retour cosmique à la source et restaure la signification divine du fini, d'où l'utilisation du langage de l'amour. Cet amour, à

RECENSIONS

son apogée, inclut la connaissance suprême. Dieu lui-même est transformé par l'amour dans une opération de réciprocité.

Dans le cadre du judaïsme (p. 39-78), Moshé Idel décrit l'histoire et la signification de deux expressions : universalisation et intégration. En s'attachant à une réalité englobante, l'âme du mystique devient aussi englobante que cet objet. L'individu retourné se transforme en une réalité universelle. Abraham Ibn 'Ezra l'affirme au 12^e siècle, ce n'est qu'une restauration. Des échos de l'universalisation par voie d'attachement se retrouvent dans la cabale extatique et la mystique hassidique. Cette étape peut incorporer une certaine forme d'anéantissement de la personnalité humaine par le biais de l'expérience que fait le mystique de l'inclusion de soi dans le registre divin. L'entrée en Dieu est un mode extrême de sortie du monde. Il est difficile d'expliquer l'absence de propension à s'évader du monde inhérente aux pratiques d'expériences unitives. Il s'agirait d'un mysticisme d'immanence, transformateur du monde.

La tradition chrétienne occidentale (p.79-126) est présentée par Bernard McGinn. Il y a vie mystique lorsque la présence de Dieu devient le sujet d'une forme d'expérience immédiate. Du 12^e, à partir de Bernard de Clairvaux et Hugues de Saint-Victor, au 16^e siècle, avec les Espagnols Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, en passant par les béguines s'exprimant en langue vulgaire ou Johan Eckhart, les écoles classiques d'auteurs mystiques ont puisé dans le langage de l'union avec Dieu la manière privilégiée de caractériser la visée ultime de leurs croyances. La complexité de ces conceptions vient de la perception du rapport entre l'union et les puissances spirituelles du sujet conscient. L'analyse des rôles respectifs de l'amour (« Dieu est amour ») et de la connaissance prend beaucoup de temps : le sommet de l'amour comprendrait une connaissance transformée. « Être un avec Dieu » ne peut se dire que de façon analogique.

Pour l'islam de langue arabe (p. 127-179), Michael Sells s'applique à la perplexité du langage en s'appuyant sur la sémantique de l'union mystique. L'union se manifeste dans le langage par une transformation du cadre référentiel et des distinctions sur lesquelles se fonde le langage. On peut le répartir en cinq sphères : rapport à la tradition poétique (chanson à boire et déclaration amoureuse) ;

RECENSIONS

appropriation de thèmes coraniques et de controverses théologiques (unité divine avec al-Hallâj et destin humain) ; découverte d'une symbolique au sein du cosmos mythique avec l'ascension nocturne avec al-Bistâmî et al-'Attâr ; abolition des distinctions entre sujet et objet, énonciateur et auditeur avec Junayd et al-Niffarî ; modification réciproque avec le discours philosophique chez Ibn 'Arabî. L'union demeure un mystère qui ne se dévoile pas même dans les expressions de l'état d'extinction et de l'état de subsistance.

Dans le dernier texte (p. 180-219), Daniel Merkur s'aventure dans une explication psychanalytique des phénomènes mystiques dans une perspective comparatiste. L'hypothèse d'un noyau commun repose sur la ressemblance avec l'hypnose ou l'effet de la drogue. L'approche phénoménologique écarte toute référence à l'inconscient. Le débat contemporain cherche à savoir si cette expérience affective a une dimension cognitive et se demande comment rendre compte de l'expérience de la déification : les expériences unitives sont des défenses inconscientes face au danger de paralysie mentale consciente.

Dans la dernière partie du livre (p. 223-266), les quatre auteurs commentent les contributions des autres. Se posent ici quelques questions : Le vocabulaire de la mystique comparée est-il adéquat ? Comment les autorités religieuses ont-elles limité l'éclosion d'un mysticisme extrême ? Lequel des écrits mystiques a-t-il pu avoir un impact sur la société ? « À leurs fruits vous les reconnaîtrez ». Comme signe du sérieux de ce livre, faut-il mentionner les 585 références infrapaginales !

J. F.

Jacques LANFRY, *Dictionnaire de berbère libyen (Ghadamès)*, Ed. Achab, Alger, 2011, 502 p.

Ce dictionnaire est la réédition de l'ouvrage que le Père Jacques Lanfry (1910-2000) avait publié au Fichier de Documentation Berbère (FDB) en 1973 à Alger, sous le titre : *Ghadamès II. Glossaire (parler des Ayt Waziten)*.

RECENSIONS

Dans la préface à cette réédition, Lionel Galand, correspondant de l'Institut, écrit que l'intérêt « du berbère de Ghadamès est exceptionnel. Il présente des particularités remarquables à la fois par leur nombre et par leur nature, qui lui assurent une place à part dans l'ensemble berbère. On trouve en effet dans les articles mille renseignements précieux, qui vont bien au-delà des simples données lexicales. A partir de ce fourre-tout, comme dit l'auteur, les linguistes peuvent reconstituer toute une partie de la grammaire, tandis que les sociologues et ethnologues liront avec intérêt quantités d'indications qui ressortissent à leurs disciplines » (p. 12).

Intérêt pour les études fondamentales, intérêt pour la sauvegarde, la promotion et l'enseignement de la langue, intérêt également pour les travaux d'aménagement linguistique, notamment ceux qui portent sur la modernisation du lexique. A titre d'exemple, c'est dans le berbère de Ghadamès que certains néologismes de l'Amawal, le lexique de termes modernes élaboré dans les années 1970 à Alger sous la direction de Mouloud Mammeri, trouvent leur origine.

Enfin, cet ouvrage de Jacques Lanfry est d'autant plus précieux que la Libye est loin, très loin d'avoir bénéficié, de la part des spécialistes de la langue berbère, de la même attention que le Maroc ou l'Algérie. Nul doute qu'il rendra donc les plus grands services non seulement aux Imazighen de Libye, mais également à tous les autres, à quelque pays qu'ils appartiennent. Dans l'Encyclopédie Berbère l'excellente synthèse rédigée par Karl-G. Prasse sur le ghadamsi est, selon l'auteur : « Principalement fondé(e) sur les matériaux de J. Lanfry » (20, 1998, p. 3073-3078).

Le lecteur trouvera aussi une notice de Salem Chaker (ancien de l'INALCO et actuellement professeur de linguistique berbère à l'université d'Aix-en-Provence) qui contient la biographie et la liste des publications et des travaux de Jacques Lanfry, co-fondateur et animateur avec le Père Jean-Marie Dallet, comme lui des Pères Blancs, du Fichier de Documentation Berbère (publié en Algérie de 1946 à 1977). De Jacques Lanfry il dit : « Sa production scientifique n'a pas été une recherche érudite de cabinet puisque, pendant plus de quarante ans, il a été sur le terrain, au contact direct des populations dont il a étudié la langue et la culture. Une immersion totale, sur la

RECENSIONS

longue durée, qui lui a permis une observation fine et sûre de la langue et de la culture quotidienne. Son œuvre scientifique, comme celle de tout le FDB, est considérable et constitue une référence essentielle pour la connaissance des dialectes berbères, de la culture des régions sur lesquelles ont porté ses travaux, principalement la Kabylie, mais aussi, pour J. Lanfry, Ghadamès... dont il a fourni une monographie linguistique et ethnographique tout à fait essentielle. Ce dernier travail, à lui seul par son ampleur, son originalité et sa précision, justifie qu'on reconnaisse à J. Lanfry un rôle majeur dans les développements récents des études berbères » (p. 17).

Le glossaire (terme modeste que l'auteur donne à son œuvre) ou dictionnaire (terme que les nouveaux éditeurs ont choisi en signe de reconnaissance) comporte 1933 entrées en transcription phonétique amplement expliquée (pages XII-XVII). Mais un mot qui fait l'objet d'un renvoi à un autre mot ou à une autre racine ne reçoit pas (sauf exception) d'indice numérique de classement. Ce qui fait augmenter le nombre d'entrées. Un index récapitulatif français-ghadamsi et onze tableaux des modèles de conjugaisons de verbes (reprise corrigée du Ghadamès I) et une table pour situer les 16 illustrations (dessins ou photographes), complètent ce beau volume solidement relié. Un dernier mot sur les illustrations qui sont l'œuvre de trois auteurs bien connus de la revue IBLA tels J. Lethielleux, V. Defresne et André Louis.

Le premier volume de son étude linguistique et ethnographique sur Ghadamès, souvent cité comme Ghadamès I, fut publié par le P. Lanfry et J.M. Dallet en 1968. L'idéal serait d'avoir sous les yeux Ghadamès I et II au moment de faire un travail scientifique à cause de fréquents renvois. Alors qu'à Ghadamès existent au moins deux groupes de parlants le P. Lanfry a édité, pendant deux ans, uniquement les Ayt Waziten (et pas les Elt Ulid) : mais cette lacune, c'est l'auteur lui-même qui l'a signalée (p. IV)!

Ghadamès se trouve à 650 km au sud-est de Tripoli, à la jonction des frontières libyenne, tunisienne et algérienne. Son patrimoine architectural traditionnel est, depuis 1986, classé patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. Elle fait partie des régions berbérophones de la Libye, avec la ville portuaire de Zouara à 60 km

RECENSIONS

de la frontière tunisienne, la montagne Adrar n Ifusen dans le nord-ouest du pays, et, dans le sud-ouest, la région de Ghat où vivent les Kel Ajjet, confédération touarègue située en Libye (Ghât et environs) et en Algérie (Djanet et environs).

José Maria CANTAL RIVAS

André LOUIS & Stanley Ira HALLET, *Évolution d'un habitat : le monde berbère du Sud tunisien*, Blurb, 2011, 159 p. ill., 27 x 32 cm.

L'essentiel de ce beau livre, au format inhabituel, a été écrit et photographié entre 1964 et 1969, par les deux auteurs, l'un ethnographe français travaillant à l'Ibla et l'autre architecte étatsunien volontaire du Corps de la paix, tous deux devenus amis au cours de leur recherche. Le premier étant décédé en 1979, l'ouvrage est resté au stade de brouillon jusqu'au moment où le second, venant de prendre sa retraite, a tout remis sur le chantier : toilettage du texte, nettoyage des photos, apport de nouvelles reproductions, vérification du bien fondé des hypothèses, compléments bibliographiques... Le résultat dépasse les espérances.

Après un bref rappel historique décrivant l'évolution du monde berbère (p. 14-19), il montre le lien entre l'implantation de l'habitat ou la recherche d'une formule d'habitation et les circonstances historiques, et éclaire la relation entre la forme de l'habitat et l'environnement des populations. Et ceci à travers trois histoires. La première (p. 22-95) va de la citadelle-refuge à la maison troglodytique latérale et aux greniers fortifiés de la plaine. Sur des pitons, aisés à défendre, des villages se sont installés et vont résister de longs siècles aux envahisseurs : agglomérations de troglodytes grimpeurs, succédant à des grottes aménagées en habitation ou à une citadelle organisée, la *kalaa*. La citadelle refuge, au fur et à mesure de l'installation du village sur le flanc de la montagne, ne sert plus que de grenier fortifié, le *ksar*. Celui-ci s'installe sur un piton, ses usagers habitent à son abri dans une demeure aménagée en maison troglodytique en profondeur. Le processus est analysé à partir de trois villages de montagne (Chenini, Guermessa, Douiret) ainsi que Ghomrassen ; trois *ksours* de montagne (Djoumaa, Kherarchfa, Ouled Soltane) et deux *ksours* de plaine (Metameur et Médenine).

RECENSIONS

La deuxième histoire (p. 96-105) est celle du village-citadelle construit en matériau dur. Installé sur un piton, il résiste à tout contact avec les envahisseurs. Grâce à des réserves d'eau assez proches et à des possibilités de culture dans des endroits abrités, les gens subsistent, le village se défend de lui-même. Sur une petite surface, les habitations se superposent à la mesure des besoins. Chaque famille garde ses récoltes : nul besoin de grenier collectif pour les mettre à l'abri. On comprend bien le phénomène à partir des exemples de Zaroua et Tamezret.

La troisième histoire (p. 106-151) va de la citadelle-refuge à la maison troglodytique souterraine. Réfugiés dans des sites imprenables, organisés en citadelles, les habitants amorcent progressivement un double mouvement de descente : les uns quittent leur citadelle pour s'installer sur divers paliers, des maisons proches des points d'eau (Toujane et Beni Zelten) ; d'autres, après avoir organisé leur site défensif en habitat, construit autour de la *kalaa*, descendent pour s'installer sous terre dans des formations de remblaiement et y organiser une habitation fonctionnelle troglodytique en profondeur (Beni Aïssa et Matmatas).

La synthèse, en deux pages (152-153) mérite un temps d'arrêt. Visibles d'un seul coup d'œil, les dessins y proposent un code maître réunissant les typologies variées des genres de constructions trouvés dans les villages étudiés. Selon l'histoire unique du village, les rapports avec leurs voisins berbères ou avec les Arabes de la plaine, les habitants de chaque village ont choisi des éléments spécifiques de ce code maître tenant compte de la géologie particulière, au cours de leur descente des crêtes jusqu'aux vallées plus accessibles. En conséquence, le village contemporain qui en résulte consiste en une série de phases, dont quelques unes existent toujours, mais ces bâtiments sont peu habités. D'autres sont abandonnés, témoignage de l'évolution du village. Les formes traditionnelles d'architecture typique à cette région montrent une complexité de formes et une capacité d'accommodement de ses habitants, malgré les changements de politique et de site.

RECENSIONS

Restent les illustrations : 282 reproductions photographiques et 130 croquis, formant un ensemble indissociable du texte, ainsi que la bibliographie. Le tout manifeste un sens aigu de la pédagogie. Le lecteur achève sa découverte, convaincu que la science peut s'allier à la beauté.

J. F.

Hsîn Al-WÂD, *Rawâ'ih al-madîna*, Tunis, Dâr al-janûb, 2010, 363 p.

Suite à l'enseignement de Tawfiq Bakkâr, commencé à l'université de Tunis en 1968, le structuralisme est devenu une mode parmi ses anciens étudiants, devenus jeunes professeurs. C'est ainsi que l'auteur du présent roman a publié plusieurs ouvrages s'inspirant de cette méthode, sur al-Ma'arrî (1975), al-Mutanabbî (1991), Bashshâr (1993), Abû Tammâm (1997) et al-A'châ al-kabîr (2001), sans oublier deux livres de théorie sur les notions (1980) et méthodes (1985) en critique littéraire et un recueil d'études appliquées (2004). Ce roman était imprévu pour un professeur déjà à la retraite.

Comme le veut la collection « Sources de la modernité » où le roman « Les odeurs de la ville » paraît, il est précédé d'une introduction (p. 9-23) de Salâh al-dîn al-Charîf, professeur de linguistique à l'université de Manouba. Il y insiste sur les sens dérivés de la racine arabe *RWH* du premier mot du titre et considère le présent roman comme un recueil de seize séances (*maqâmât*), chacune relatant un voyage, même si celles-ci ne respectent pas la forme traditionnelle du genre. Dans ce discours sur le discours, basé sur la morphologie, on sent l'odeur par l'ouïe et la vue (voir le film de Tom Tykwer *Le parfum* à partir du roman de Patrick Süskind). Les personnages sont des fantômes. Le narrateur, déraciné, exilé, est poursuivi par les odeurs. Dans un roman écrit par un grammairien, le pronom personnel « nous » renvoie à l'implicite. Aussi je pense au livre de Honoré Pontois, *Les odeurs de Tunis* (Paris, Albert Savine, 1890, 542 p.), où le choix du titre est un prétexte à un règlement de comptes social et politique sur les gouvernants du moment.

RECENSIONS

Si j'ai commencé cette recension par évoquer la méthode structurale, c'est qu'elle est présente dès la première page du roman : j'y apprend en effet que le narrateur, qui a produit le texte, n'est pas l'auteur, qui a rédigé les 63 notes infrapaginales. Cela devient une manie. Je m'en suis déjà exprimé voici quelques années dans *Expressions maghrébines*, V/1 [été 2006] p. 17-25. Elle passera comme la mini-jupe et le voile dit « islamique ». En fait, dans ce roman, une autre allusion termine le texte : sont-elles nécessaires ?

Selon le préfacier, les chapitres passent en revue ce qui fait la ville. L'insistance sur les odeurs frise la démonstration : c'est l'histoire de la Tunisie. Le lecteur passe de la période moderne à l'occupation française (« l'État du colonialisme et du Protectorat ») et de la république de Bourguiba (« l'État de l'indépendance et de la souveraineté ») au « nouveau régime ». L'évolution est inexorable : plus on avance, plus les odeurs qui faisaient la vie de la cité disparaissent. Ce qui donne sa saveur au roman est l'enracinement du récit dans la ville natale de l'auteur, Moknine dans le Sahel, jamais nommée, mais les allusions ne trompent pas.

Les habitants pieux qui viennent prier dans la grande mosquée le vendredi se sont habitués à l'odeur fétide de la salle des ablutions. Ils sont surpris quand les jeunes barbus décident de rénover ladite mosquée, aménageant le minaret de sorte qu'il ressemble à un pénis d'âne, supprimant l'antique cadran solaire, remplaçant les matériaux traditionnels par du plastique, anathématisant leurs parents. Leur affrontement avec les forces de l'ordre achève le mouvement de désertion de la mosquée. Autour des huileries, les odeurs sont plus subtiles : olives, feuilles, fermentation, pâte dans les couffins, huile fraîche, résidus. Les oliviers sont le signe d'une appartenance à une lignée. L'huile est la panacée. Après la collectivisation, l'arrivée de l'huile de soja et la modernisation des pressoirs, on ne peut plus sentir ces odeurs ancestrales. Le marché du mercredi amène, avec les trafiquants, les bijoutiers juifs et l'odeur de l'or. Certains sont enterrés avec leurs bijoux, et quand on a déplacé le cimetière, les parents en sont venus à prier sur une tombe étrangère. Les odeurs du souk sont à l'origine du nationalisme local.

Avant le Protectorat, existaient des demeures de mauvaise réputation, mais c'est le colonialisme qui autorise la première maison close (« le fossé de la rose ») nommée par tous d'après les lettres de

RECENSIONS

la racine du mot arabe. Elle est fermée par le gouvernement de la République. On se souvient de ses odeurs. Le jonc et l'alfa sont à la base de l'artisanat des nattes et des couffins. Les fours à poterie et à briques fonctionnaient au bois. Des usines de plastique provoquent leur déclin. Elles ont aussi amené des maladies inconnues. Les eaux usées et les ordures étaient déposées sur un tas de fumier dans les cours intérieures. Cela dégagait des odeurs qui se mêlaient à celles de la nourriture changeant au cours de la journée. L'introduction de l'eau courante nécessite des canalisations et des égouts. Quant à l'odeur des femmes, elle est décelée par l'accoucheuses dès la naissance et protégée par le voile dont elles se couvrent pour sortir. L'enseignement généralisé profite surtout aux filles. L'urine de mullet comporte de nombreuses utilités. Les bains maures peuvent être hantés. Leur fréquentation exige le respect de rites.

Les Juifs arrivent au moment de la *Reconquista*. Ils s'intègrent en devenant les créanciers des Musulmans. Ils portent les mêmes vêtements, mangent la même nourriture et parlent le même langage. Mais leurs odeurs diffèrent : encens, parfums, aliments et... toilettes. Sous le Protectorat, le ghetto couvre un quart de la ville. Les crises successives font partir les Juifs en Israël dès avant l'indépendance. La ville périclite après leur départ.

Le chapitre le plus long (43 pages) tourne autour des relations sexuelles dans le couple et en dehors, avec un partenaire du genre différent ou non. Ici, le vocabulaire n'est pas toujours expliqué en note ! Il aborde ensuite le problème du tourisme, avec le *bezness* et le départ de filles avec des étrangers, celui des usines de sous-traitance, du proxénétisme étranger, de l'entreprise de charcuterie porcine... Avant l'indépendance, chaque quartier est mené par un barbeau qui dicte sa loi. Son autorité peut s'étendre à plusieurs quartiers. L'émulation entre les quartiers s'étend au domaine politique quand commencent les actions nationalistes et se transforme parfois en règlement de comptes. Les profiteurs augmentent au moment où diminuent les libertés publiques.

Si la prison a changé de nom sous les trois régimes concernés, sa réalité reste la même. Les habitants prétendent qu'à cet endroit poussaient des fleurs uniques : les autorités colonialistes les ont déterrées pour leurs recherches scientifiques. On y a pratiqué la torture sous les différents régimes. Enfin le lac salé est entouré de

RECENSIONS

bonnes terres, objet des convoitises. Malgré la décision de toutes les autorités, la population a continué à en extraire le sel de table, jusqu'au jour où le nouveau système des égouts y a déversé les eaux usées des villages avoisinant et des usines des alentours. Alors ses émanations ont causé de nombreux troubles sanitaires.

Pas d'intrigue, pas de dénouement ; unité de lieu respectée. Chaque endroit d'où viennent les odeurs est l'occasion d'écrire une page d'histoire. L'odeur équivaut à l'événement. Les personnages ne sont pas nommés avec précision, sinon par des sobriquets : Jonas en rut, Meilleure la borgne, Ogre vantard, Pacifique trompette, Tranquille fleur, Chassieux, Bidon, Curé (*babbâs*), Éternueur, Écraseur, Salé mielleux. Du lot, se dégagent les imams, surtout celui de l'ancienne mosquée. Ses prêches ponctuent l'existence de la cité et servent de points de repère. À partir de la page 48 du livre, mais p. 24 du roman, paraît l'énigmatique « historien triste ». Il fait penser à celui de Husayn Ahmad Amîn, dans *Dalîl al-muslim al-hazîn* (nlle éd. Tunis, Dâr al-janûb, 1993, 191 p. ; traduction française : *Le livre du Musulman désesparé*, Paris, La Découverte, 1992, 141 p.). Il a aimé une Juive du nom de Widâd et ne se console pas de son départ. Il intervient non seulement pour évoquer avec humour des faits du passé, mais aussi pour porter un jugement caustique sur la réalité actuelle. Ne représente-t-il pas l'auteur lui-même ?

Des citations de classiques : Ibn Sînâ et son Livre « la guérison », Ibn Jawzî et ses ouvrages « les intelligents » et « les femmes ». Plus étonnant, notre contemporain et collègue de l'auteur à l'université, Tahar Hammami, décédé en 2009. Faut-il rappeler qu'avec ce dernier, l'auteur a participé au mouvement de l'avant-garde littéraire en contribuant à la rédaction du supplément « Dépassements » (*Tajâwuzât*) de l'hebdomadaire *al-Ayyâm* (« Les jours ») qui parut du 8 mars au 21 juin 1971 (16 numéros). Reste le style. Les phrases simples et le rythme suggèrent une chanson avec un refrain entre chaque strophe. C'est agréable à lire. Le professeur d'arabe pointe parfois son nez dans des énumérations montrant l'étendue de son vocabulaire (voir en particulier les 18 adjectifs qualifiant les odeurs de la prison).

J. F.